N° 521 — CINQ CENTIMES — Jeudi 1er Mai 1890

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 46
TOURCOING, rue Paris, 22

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.
L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES..... 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES..... 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS..... 0 fr. 75 —
LOCALITÉS..... 1 fr. 50 —

Annonces, réclames et abonnements : à ROUBAIX-TOURCOING, chez MM. Delattre-Lefebvre, place de la Liberté, 18, à TOURCOING, chez MM. Dalle et Bazin, place de la Nouvelle-Halle, 1, et à ROUBAIX, chez MM. Lefebvre-Ducrocq, rue du Vieil-Abreuvoir, 46, et Lorthioy, place du Huit-Août, 5, et dans les bureaux du journal, rue de Paris, 22, à TOURCOING.

TÉLÉPHONE

BOURSE DU BOULEVARD

3 0/0 Français.	89	01	Ext. s. d'Es. 4 0/0	73	03
1/2 0/0 Franç.	—	—	Rio-Tinto.....	450	—
Portugais 6 0/0...	—	—	Panama.....	62	50
3 0/0 Portugais.	34	50	Suez 1869.....	—	—
4 0/0 Portugais.	18	47	Alpines	198	75
Chemins Otto.	—	—	Suez.....	—	—
Royal Hongrois.	88	35	Banque nouvelle	95	06
Banque Ottom.	559	97	Tendance soutenue		

LES DÉPARTEMENTS ET PARIS

La journée du 27 avril ne nous a donné à Paris et en province, que des sujets de satisfaction. Les élections législatives, dans six départements, sont autant de témoignages de la force toujours croissante de la République. Nous enregistrons avec ce plaisir tout particulier la victoire de M. Delpech, dans la Corrèze, sur le vice-président du « comité national », M. Vacher, soutenu, de tout ce qui pouvait encore rester de ressources au parti boulangiste. Les grands orateurs étaient accourus à la rescousse, mais en vain. M. Vacher ne rentrera pas à la Chambre.

Dans l'Ardèche, le monarchiste M. Morin-Latour est définitivement écarté par M. Seignebos. Dans la Charente, M. Duportal réunit à peu près autant de voix à lui seul que le candidat monarchiste et le candidat bonapartiste ensemble. Nous verrons comment ces derniers vont arranger leurs affaires pour le scrutin de ballottage. Dans l'Eure, il y a aussi ballottage, mais deux candidats républicains ont recueilli deux fois plus de suffrages que le candidat revisionniste. Dans l'Hérault, M. Leroy-Beaulieu se présentait avec cette attitude de prétendu conservateur qui s'accorde de toutes les pires alliances : il est battu par M. Ménard-Dorian. Dans l'Yonne, le bonapartiste invalidé n'a pas cru prudent de recommencer la lutte : le ballottage ne se fait qu'entre des candidats républicains.

Boulanisme, réaction, coalition : tout cela s'est montré atteint de la plus profonde impuissance à l'Ouest, au Centre, au Midi. En même temps, les élections municipales de Paris, après tout ce qui s'était passé, après tout ce que l'on avait pu en appréhender, non sans quelque raison, deviennent un sujet de vive joie et presque de surprise pour tous les républicains, si l'on devait jamais éprouver de la surprise aux oscillations de cette grande cité républicaine.

Paris s'est retrouvé, comme il se retrouvera toujours, après quelques moments d'erreur, dévoué jusqu'au fond de l'âme aux principes de la liberté morale et politique ; mais ce retour attendu et si complètement opéré, avec une facilité et une tranquillité exemplaires, ne doit pas nous faire oublier trop vite les mauvais temps que nous avons traversés.

L'organe officiel du boulangisme s'efforce encore, sous la signature de M. Naquet, de prêcher la confiance à ses troupes débandées et leur promet la victoire pour dimanche prochain.

Toutes les variétés de boulangisme, investi ou incohérent, personnel ou impersonnel, bonapartiste, jérômiste, anarchiste ont été également écrasées. Ils devaient être au moins soixante-dix à l'Hôtel-de-Ville, à les entendre, et ils faisaient tant de bruit qu'on se disait, en leur faisant large mesure : « Ils seront peut-être bien vingt ! Ils ne seront ni vingt, ni dix, ni cinq. On en est presque à se demander s'ils seront un ! Et M. Naquet, qui eut tant d'esprit, écrit : « Le gouvernement subit un échec ! »

La majorité républicaine qui va rentrer à l'Hôtel de Ville y est apportée par un effort général des républicains de toute nuance, sans préoccupation d'aucune thèse politique particulière. Toute la politique du suffrage parisien, en cette circonstance, a consisté à écraser définitivement le boulanisme, à lui fermer les portes de l'Hôtel de Ville ; et il n'y avait pas de meilleure politique à faire. L'ancienne majorité municipale en a profité ; mais elle se rendra certainement compte qu'elle revient avec un autre caractère et avec des devoirs municipaux très précis, qu'elle devra remplir fidèlement.

Quelques-uns de ses membres avaient pu s'imaginer autrefois qu'ils avaient été élus surtout pour la politique : ils ont été renommés cette fois sur ce programme : plus simple et plus solide : la haine du boulangisme et la bonne administration de la capitale. M. Jules Simon, qui n'est guère suspect de radicalisme, ne cache pas son contentement. « Les élections du » 27 sont un triomphe pour le sens com» mun. Douze républicains et un seul » boulangiste au premier tour, c'est toute » une revanche ! Le chef du parti antisé» mite réduit à quelques centaines dévoué » à la bonne heure ! »

M. Simon a raison : c'est le sens commun qui triomphe. Il triomphera dimanche prochain sur toute la ligne de bataille.

Hector DEPASSE.

A LA CHAMBRE

La majorité républicaine

Par suite des élections partielles qui ont eu lieu avant-hier et les dimanches précédents, la composition de la Chambre, au point de vue politique, va se trouver à la rentrée quelque peu modifiée.

Actuellement, 580 sièges sur 581 sont pourvus de titulaires.

Les 580 députés en fonctions se partagent en 374 républicains de toutes nuances, 170 membres de droite et 36 boulangistes.

Il importe de faire remarquer, d'autre part, que les quatre sièges vacants seront, selon toutes probabilités, occupés par des républicains.

Ces sièges sont d'abord ceux d'Evreux (Eure), et de Ruffec (Charente), où l'élection d'avant-hier a été annulée en raison du premier tour. Le scrutin de ballottage tournera presque sûrement au profit des républicains.

Les deux autres sièges sont ceux de Nice, vacant par la démission de M. Bischoffsheim, républicain, et de Périgueux, vacant par l'invalidation de M. Melhodon, réactionnaire. Pour ces deux sièges également, les prévisions les plus fondées autorisent à espérer qu'ils appartiendront aux républicains.

De sorte que lorsque la Chambre sera au complet, de 580 députés, 578 républicains contre 206 royalistes, bonapartistes ou boulangistes, soit une majorité de 172 voix au profit des républicains.

LES ÉLECTIONS DE PARIS

Répartition des voix

Voici, au point de vue de la répartition des suffrages, ce qu'ont été les élections municipales de Paris depuis 1881 :

En 1881, sur 394,915 électeurs inscrits 200,303 prenaient part au scrutin.

Les autonomistes obtenaient 85,121 voix ; les républicains, 90,994 ; les républicains indépendants, 21,357 ; les monarchistes, 45,186 ; les révolutionnaires et anarchistes, 17,895.

En 1884, sur 418,519 électeurs inscrits, 300,639 prenaient part au scrutin.

Les autonomistes obtenaient 113,507 voix ; les républicains, 74,956 ; les indépendants, 20,621 ; les monarchistes, 34,830 ; les possibilistes, révolutionnaires et anarchistes, 34,784.

En 1887, sur 441,966 électeurs inscrits 306,989 prenaient part au scrutin.

Les autonomistes obtenaient 114,383 voix ; les républicains anti-autonomistes, 62,740 ; les monarchistes, 45,387 ; les révolutionnaires de toutes les écoles, 54,322 voix. Divers ou nuls, 32,357. Il y eut 137,977 abstentions.

Le boulangisme

Depuis, un élément nouveau est survenu : le boulangisme.

Au scrutin du 27 janvier 1889, le général Boulanger obtenait (à Paris seulement) 165,745 voix ; M. Jacques, 133,258 ; M. Boulé 45,739.

Aux scrutins du 22 septembre et du 6 octobre, les boulangistes avaient obtenu, dans la capitale, aux élections législatives de septembre-octobre 1889, **171.490 voix**.

Ils en recueillent cette fois seulement **109.855**.

C'est donc une perte de **64.635 voix** en six mois.

S'ils continuent à gagner du terrain dans cette proportion-là, que leur restera-t-il dans un an ?

L'UNIFORME ET LA SCIENCE

VIEILLE QUESTION

Par quelles causes mystérieuses certaines questions depuis longtemps résolues ont-elles le privilège de ressurgir comme si elles étaient nouvelles et de passionner le public à nouveau, comme si elles étaient encore à l'étude ?

Quelque chose de ce genre arrive avec la question de la couleur à donner aux uniformes militaires, qui vient de se poser en France, avec une force à laquelle il faudra probablement céder. Pour quelle raison, mais pourquoi avoir attendu si longtemps avant de se préoccuper d'une réforme scientifiquement étudiée, et résolument accomplie, il y a déjà plus d'un quart de siècle, alors que le gouvernement, du moins par des troupes auxiliaires que nous pouvons avoir un jour à constituer, nous voulons parler du corps de volontaires anglais, il y a longtemps, lorsque les vues ambitieuses de Napoléon III jetaient le trouble en Europe, le peuple anglais, qui ne connaît pas la conscription, résolut d'assurer la défense de son île au moyen d'un certain nombre de corps dont l'organisation par cela même qu'ils étaient volontaires ne fut pas absolument identique. Les détails de l'habillement, en particulier, furent laissés au goût de chacun.

C'est à cette époque — ce n'est pas d'hier, comme l'on voit — que la question de la meilleure couleur à donner à l'uniforme des soldats se posa dans l'esprit d'un peuple qui sans pouvoir envisager assez généralement les choses par leurs côtés pratiques,

Pendant que le gouvernement anglais laissait ses troupes habillées de la casaque rouge traditionnelle, les organisateurs des corps de volontaires instituèrent des séries d'expériences très bien faites pour arriver à connaître la couleur la plus favorable pour l'uniforme du soldat, celle qui lui permet le mieux de voir sans être vu, car tout est là.

On avait d'abord songé au vert comme devant se mieux confondre avec les tons de la campagne. Mais des expériences précises démontrèrent que la couleur la moins visible sur un fond de verdure ne l'est plus du tout lorsque dont est fait tout paysage, n'était pas le vert. C'est une sorte de gris un peu brun. C'est, au reste la couleur même, dont la Nature s'revêts les bêtes paisibles, les daims et les lièvres, qui ne vivent tranquilles sous bois ou dans la plaine qu'autant qu'elles échappent à l'œil de leurs ennemis. C'est aussi à peu près la couleur de la perdrix et du lièvre.

Et depuis ce temps, un grand nombre de corps de volontaires anglais portent ces uniformes de couleur raisonnée. Comment se fait-il qu'il ait fallu tant de temps pour qu'une idée si simple éveille enfin chez nous l'attention ? La poudre sans fumée ? Mais en quoi, je vous prie, l'emploi de la poudre sans fumée est-il un argument nouveau pour dérober une troupe ou des soldats en ligne à la vue de l'ennemi, puisque déjà, par l'absence même de fumées, ces positions sont plus difficilement aperçues. C'est donc qu'il a fallu ce premier progrès pour faire songer à un autre, pour soulever l'opinion en faveur d'une réforme logique, scientifique, dont l'avantage saturé dû depuis longtemps sauter aux yeux de tous nos chefs militaires.

Ils pourraient répondre à la vérité que la jeune marine de une des grandes puissances continentales accomplira cette réforme, elle sera aussitôt adoptée et réalisée par les autres Etats, en sorte que finalement on n'y aura gagné aucun bénéfice. N'importe, il y a toujours mérite à marcher le premier dans la voie du progrès. La Prusse a l'avantage d'avoir la première employé sur les champs de bataille le fusil à aiguille universellement accepté aujourd'hui, comme la poudre sans fumée que tout le monde veut avoir maintenant a été d'abord française. Il y aura quelque honneur aussi, et il peut y avoir beaucoup à gagner pour la nation européenne qui saura la première mettre une ligne une armée complètement équipée d'après des principes vraiment scientifiques.

Autres réformes urgentes

Et de ce côté, il y a plus à faire qu'on ne pense, beaucoup à réformer, beaucoup de choses illogiques et par suite défectueuses pour le succès d'une campagne. Nous ne parlons que de l'infanterie, la force vive des armées. Il est bien clair que le coiffure actuelle du soldat français est un pur non sens. Nous ne prétendons pas, tant s'en faut, que le casque en cuir bouilli soit préférable. Mais que penser du képi qui n'abrite ni le cou ni les oreilles et qui laisse couler comme en une gouttière dans le cou et le dos du soldat toute l'eau de la pluie ?

On ne réfléchit pas assez non plus, que la moindre économie de poids, à solidité et à durée égales, réalisée dans un objet quelconque d'équipement est un avantage à ne pas négliger.

Quelques centaines de grammes — nous ne parlons pas même d'un kilo — deviennent un fardeau quand il s'agit de les porter pendant des jours et des kilomètres.

Une cartouche en plus fera toujours bien mieux l'affaire. On trouvera également à redire à la façon fraudeuse du porter le fusil sur l'épaule, avec le centre de gravité de l'arme en arrière de son point d'appui. Il en résulte que le temps que le soldat porte ainsi son fusil, il déploie avec son bras un certain effort pour contrebalancer la tendance du fusil à basculer.

Cet effort est peu de chose, mais il compte, et en art militaire comme en industrie, il n'y a pas de petites économies. Arrive le moment de combattre, le soldat qui aura porté son fusil sur l'épaule comme un ouvrier porte une planche, un outil, un objet quelconque, simplement en équilibre, aura gardé plus de force disponible que le soldat dont le bras exerce *travaillé* à maintenir le fusil à l'encontre des lois de la pesanteur.

On irait loin de la sorte, à vouloir appliquer aux armées en campagne une organisation exclusivement scientifique. Hâtons-nous de dire que la victoire n'en serait peut-être pas plus assurée parce qu'il est de tout ce qui se calcule, il y a une chose qui ne se calcule pas : reste : la qualité morale de chacun des deux adversaires au moment de la rencontre. C'est toujours le grand inconnu, et il est incontestable le plus voyant devait augmenter la confiance du soldat en soi, et l'équipement le plus protecteur la diminuer, il faudrait hésiter beaucoup avant de se lancer dans une réforme qui tournerait certainement contre le but qu'on se proposait.

LA NOUVELLE LOI MILITAIRE

Les aînés d'orphelins

On sait que la loi du 15 juillet 1889 sur le recrutement n'astreint qu'à un an de service les jeunes gens qui sont aînés d'orphelins.

D'après la législation nouvelle, ce privilège s'étend non-seulement aux orphelins de père et de mère, mais encore aux orphelins de mère, dans le cas où le père est également déclaré absent ou interdit.

Le jeune homme qui veut bénéficier de cette disposition doit justifier qu'il n'existe pas d'enfant mâle plus âgé que lui, et qu'il a un ou plusieurs frères, une ou plusieurs sœurs, nés après lui.

La dispense de deux ans de service ne saurait être refusée par les motifs que les grands-pères paternels ou maternels sont vivants.

Elle est admise également pour le jeune homme qui a une sœur mariée, dès l'instant qu'elle est plus jeune que lui, et aussi pour le jeune homme qui a un ou plusieurs frères ou sœurs du même lit et plus jeunes que lui, quand la mère remariée est décédée et bien que le second mari soit encore vivant.

Le fils aîné ou unique d'un deuxième lit possède le droit à la dispense, quand son père n'existe plus, quand même il aurait des frères consanguins plus âgés que lui.

Il en est de même pour le petit-fils d'une femme veuve dont le gendre vit encore, mais est resté sans nouvelles.

On ne considère pas comme aîné d'orphelins le jeune homme qui n'a que des sœurs plus âgées que lui, ni celui qui aurait seul un premier lit et dont les frères ou sœurs d'un second lit ont conservé leur mère.

Telles sont les principales dispositions qui viennent d'être indiquées aux conseils de révision pour la formation du contingent de cette année, en ce qui concerne cette catégorie de dispensés.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing.

Conseil des Ministres

Paris, 29 avril. — Les ministres se sont réunis, ce matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Carnot.

Le Conseil s'est occupé uniquement du budget. Les économies réalisées dépasseront *vingt millions*.

Commission du Budget

Paris, 29 avril. — La commission du budget s'est réunie aujourd'hui.

M. de Freycinet a fait savoir que le ministre des finances serait en mesure de faire connaître le détail des réductions de dépenses qui atteindront 25 millions.

M. CARNOT AU SALON

Paris, 29 avril. — Le président de la République a inauguré aujourd'hui à deux heures le Salon du Palais de l'Industrie. Il était accompagné de Mme Carnot et d'un grand nombre de personnages politiques et de membres du corps diplomatique, notamment l'ambassadeur de Russie et l'ambassadeur d'Allemagne, Mme Carnot était au bras de M. Bourgeois, ministre des beaux-arts. Le cortège officiel a aussitôt commencé la visite au premier étage du palais.

Les Anarchistes de Lyon

Lyon, 29 avril. — Voici, d'après les renseignements pris à bonne source, la vérité exacte sur l'affaire des anarchistes de Lyon, qui causa une vive émotion dans notre ville.

Les indications recueillies par le service de la sûreté faisaient présumer que les anarchistes de Lyon préparaient pour les approches du 1er mai, des attentats et tentaient, dans ce but des matières explosibles.

Sur ces données, dans la nuit du 26 et 27 avril, des perquisitions furent faites simultanément chez plusieurs d'entre eux et suivies de l'arrestation des nommés Trimollet, Gruffat, Coulon, Pelat, Dupuis, Chaussy, Sayt, ce dernier sujet suisse, de la femme Sayt, de Fravenheim, se prétendant sujet suisse, mais dont le vrai nom est Mayeux, et qui est déserteur français.

Tous se laissèrent arrêter sans résistance.

Le 27 avril à onze heures, trois autres anarchistes parmi lesquels un nommé Badeaux furent arrêtés rue Molière, au moment où ils sortaient d'un débit de boissons; un quatrième parvint à s'échapper.

Le sieur Badeaux s'était grièvement brûlé à la face, en manipulant les matières destinées à préparer les explosifs. Mis en éveil par l'arrestation de la nuit précédente, il fit disparaître la plus grande partie de ces matières ; mais une perquisition a été opérée chez lui dans la journée du 28, et a amené cependant la découverte de plusieurs paquets ou bouteilles contenant les produits chimiques répondant à cette destination. Le service de la sûreté put arrêter un quatrième anarchiste qui s'était échappé la veille et fit chez lui une perquisition qui a amené la découverte de matières analogues aux premières, enveloppées dans une blouse.

On a arrêté, vers 8 heures du soir, cet anarchiste, nommé Régnier, qui a avoué que Badeaux lui avait la veille remis ce paquet pour le cacher chez lui. Enfin, aujourd'hui deux nouvelles arrestations d'anarchistes dangereux, celles des nommés Perjet et Boudoux, ont été opérées. Tous ces individus sont mis à la disposition du procureur de la République, auquel ont été transmis les produits saisis qui feront l'objet d'une analyse. A l'heure actuelle, quinze arrestations ont été opérées, d'autres sont imminentes.

AU DAHOMEY

Paris, 29 avril. — Les Dahoméens sont à neuf kilomètres de Porto-Novo, occupés à couper les palmiers ; le récolte serait ainsi détruite pour plusieurs années. Si le fait se confirme, le commerce va subir un long temps d'arrêt à Porto-Novo.

Le résident attend la réponse du roi de Dahomey au sujet de l'échange des prisonniers.

Le Sénégal a fait quelques obus sur Wydah.

La Mésange a débarqué 50 soldats avec le lieutenant-colonel Klingel ; l'*Indien* a débarqué quatre-vingts marins.

Nouvelles Étrangères

Arrestation d'Amilcar Cipriani

Paris, 29 avril. — On annonce au dernier moment l'arrestation de M. Amilcar Cipriani, le révolutionnaire italien.

COLLISION entre Monténégrins et Malsores

Prath, 29 avril. — Près de Novi-Pazar a lieu une collision sanglante entre Monténégrins et Turcs. De part et d'autre, il y a un grand nombre de blessés et de morts.

LA MANIFESTATION SOCIALISTE

Du 1er Mai

DANS LE NORD DE LA FRANCE

A ROUBAIX

Nous n'avons pas, jusqu'aujourd'hui, parlé de la manifestation du 1er Mai.

Nous avons attendu que les divers comités ouvriers socialistes se soient réunis et qu'ils aient décidé ce qu'ils voulaient faire.

De tout ce que nous avons vu et entendu, il résulte que la manifestation doit être avant tout *pacifique*.

Il en dérive, pendant l'inoubliable Congrès du centenaire de la Bastille, pendant les fêtes des visiteurs de toutes les parties du monde, il est dit dans la capitale du Congrès international socialiste qui vient, hélas ! de réunir, délégués du monde entier : nous parlons du monde travailleur.

Il fut décidé dans ce Congrès que le premier Mai 1890 une manifestation *pacifique* aurait lieu dans le *Monde entier*.

Les délégués nommés par les divers groupes, parmi lesquels les travailleurs du Nord portèrent, dans cette commission, les revendications des ouvriers entre les mains des représentants des pouvoirs publics.

Quel de plus pacifique ?

Malheureusement, en France, nous n'avons pas encore, après vingt années de république, l'habitude de la liberté. De là cette émotion qui grandit tous les jours.

On craint des troubles !

Il y a trois facteurs qui pourraient nous amener des troubles :

1° L'élément anarchiste ou réactionnaire (c'est tout un) ne désirant rien tant que de faire du bruit dans la rue pour décrier le pouvoir légitime ;

2° Les badauds, les curieux, ceux qui veulent voir... qui suivent inconsciemment ici ou tel groupe de manifestants sans même savoir de quoi il s'agit ;

3° Le zèle de la police qui souvent indispose la masse.

Nous sommes persuadé que si tout le monde y mettait du sien, la manifestation à Roubaix serait absolument *pacifique* et qu'elle ne nouerait pas une heure.

1° Que les bons citoyens soient résolus à empêcher les anarchistes et amateurs de bagarres de faire du bruit.

2° Que les curieux s'abstiennent sur les rues et laissent la chaussée aux manifestants.

3° Que la police se contente de maintenir le

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 9

MÈRE

— Hélas ! Tu en restes malgré tout au prodige, et ne veux pas voir qu'il est devenu une non-valeur.

— C'est votre fils.

— Pour le chagrin de notre vie et notre malheur.

Les collèges étant devenus impossibles pour Victorien, on s'était rabattu sur une pension, la meilleure qu'on avait pu trouver, et pour le soutenir on lui avait adjoint un camarade qui, par son caractère sage et posé, son application au travail, son intelligence, et aussi son humble position, lui serait un conseil, un exemple et un appui. — Louis Darlot, fils d'un contremaître mort depuis peu, et à qui M. Combarrieu portait intérêt : en chauffant fortement cet élève des bonnes premières, on le mettait vite en état d'entrer dans la classe de Victorien et de l'accompagner ainsi jusqu'au baccalauréat.

Si sur quelques points Darlot avait réalisé ce qu'on attendait de lui, sur d'autres son influence avait été nulle ; et de tous les tours diaboliques de Victorien à cette époque, il y en avait eu un qui en disait long sur sa nature.

Un dimanche, à la Chevrolière, il était parti seul pour faire, disait-il, une promenade dans le parc, emmenant les chiens, et au bout d'une heure on avait vu accourir un de ceux-ci hurlant, ensanglanté, le nez fendu, puis un second, puis un troisième, tous dans le même état. Qui avait pu les mutiler avec cette cruauté ? Bientôt Victorien avait paru, riant à se tordre :

— Sont-ils drôles avec leurs deux nez ! Si j'avait longtemps que je voulais leur faire cette farce.

Le temps avait marché, Victorien venait d'atteindre dix-sept ans, elle douze ; depuis quelques mois il se montrait presque affectueux avec elle : en tous cas il semblait se plaire en sa compagnie et parfois lui disait des mots aimables. Un jour qu'ils feuilletaient des livres à images, enfermés en tête à tête dans la bibliothèque, elle avait été surprise de la façon dont il la regardait en dessous et à la dérobée ; tout à coup il s'était jeté sur elle et la prenant en plein corps il l'avait embrassée. Elle avait voulu se dégager, il avait serré plus fort, en murmurant : « Ne fais donc pas la bête. » Elle s'était mise à rire. Mais vient-drait-on ? La bibliothèque était une pièce reculée ; madame Combarrieu faisait une visite aux environs et il ne se trouvait en ce moment au château que le jardin et le parc dans le jardin. Epouvantée elle criait plus fort tout en cherchant à s'échapper quand Darlot avait ouvert la porte.

— C'est une correction que je donne à cette petite dinde, dit Victorien sans autrement s'émouvoir.

Comment un aussi mauvais élève passerait-il son examen du baccalauréat ? C'était la question qu'elle avait entendu longuement discuter entre le père et la mère : l'un soutenant qu'il devait être sérieux, prendre cette venture, l'autre au contraire qu'il fallait d'autant plus la risquer qu'elle rendait possible le volontariat auquel Victorien ne serait pas admis s'il n'était pas bachelier. La mère avait eu raison : grâce au rapprochement des lettres C et D, les deux camarades s'étaient trouvés voisins, et grâce aussi à une qualification donnée au *tangent*, c'est-à-dire au surveillant chargé de la garde des candidats, Darlot, stylé à l'avance par madame Combarrieu, avait pu passer ses compositions de mathématique et de physique ainsi que sa version à Victorien, qui, en les copiant fidèlement, s'était assuré un examen certes assez brillant pour neutraliser les effets déplorables de l'oral.

Cette heureuse influence de Darlot avait accompagné Victorien quand ils avaient fait leur volontariat ; important et vaniteux comme il l'était, Victorien se serait cru diminué, s'il n'avait été que simple lignard, aussi avait-il choisi l'artillerie et avait-il mis en marche les relations paternelles pour être incorporé, malgré les règlements, dans un des deux régiments qui tiennent garnison à Vincennes. Le canonnier Combarrieu n'avait pas valu mieux au régiment que l'élève du collège et Darlot s'était peine et la compassionné et le dévouement du brigadier Darlot, joints aux démarches et aux sollicitations, aux recommandations de toutes sortes que madame Combarrieu prodiguait auprès du colonel, du commandant, du capitaine de la batterie, du major, du lieutenant instructeur et aux caféiens aux adjudants, aux maréchaux des logis, empêchait que Victorien ne passât pas tout son temps consigné ou emprisonné. Encore, combien souvent le coupé qu'on entendait rouler devant la porte du fort neuf revenait-il en rapportant le seul brigadier, en laissant au quartier le canonnier purgeant sa punition de salle de police.

C'était là le mari que son oncle voulait lui donner !

X

C'était miracle qu'elle se fût contenue pendant que son oncle expliquait les raisons qui, selon lui, exigeaient son mariage avec Victorien, qu'elle ne fût pas sortie, mais qu'un mot sur ses lèvres sans que rien n'y s'étranglât dans sa gorge. Mais lorsqu'il l'eut quittée, elle était à bout de forces, et au lieu de suivre pour rentrer au château, elle resta dans le jardin : elle avait besoin d'être seule, et de se cacher pour se reconnaître, car il lui semblait que son âme se renfermait, qu'elle voulait crierait son trouble et son bouleversement.

Ainsi l'illusion dans laquelle une vague espérance l'avait engourdie s'était plus possédée, ce mariage, elle l'avait cru s'accomplir sans doute, elle s'en avait accepté le dévouement de ses yeux et sauchemar de ses nuits, était suspendu sur sa tête. Le lendemain, le soir même il allait se jouer, et elle ne pouvait prendre décision ne dépendait pas d'elle.

N'avait-elle pas commis une faute irréparable, ne s'était-elle pas suicidée quand, pour ne pas s'engager, elle n'avait trouvé que ces expédients qui remettait sa vie entre les mains de Victorien ; au contraire n'aurait-elle pas dû plutôt répondre franchement qu'elle n'accepterait jamais ce mariage ?

C'était la question qu'elle voulait essayer maintenant d'examiner à tête reposée, si son cœur serré par l'angoisse et ses nerfs secoués par une agitation désordonnée lui permettaient de retrouver un peu de calme.

C'est été un mari, non un oncle, qui lui avait demandé de devenir la femme de Victorien, sa réponse était autre ; elle ne craignait qu'elle parler franchement. Une fille ne doit rien à son père, tandis qu'une nièce, pauvre et orpheline, recueillie, élevée par honté, devait tout à son oncle. Et c'était vraiment payer d'une singulière façon la dette de reconnaissance que ne pas vouloir d'un mariage que lui avait tant de raisons, et des plus fortes, pour désirer.

D'ailleurs elle n'avait pu lui opposer un refus qu'en le justifiant, en expliquant sur quoi sa répulsion invincible s'appuyait ; et parlant de son cousin, s'adressant à un père qui, bien que jugeant son fils, conservait sur lui des illusions dont elle venait pour la première fois de mesurer la grandeur, comment surtout trouver des mots assez forts pour qu'elle pensait de Victorien et les sentiments qu'il lui inspirait ?

C'était le jour où elle avait pris son courage en aversion qu'il fallait l'avouer loyalement à son oncle : « Je n'aimerai jamais Victorien et le mariage que vous désirez est impossible ». Mais elle n'avait pas, en alors la rage de cette franche déclaration, elle avait attendu et, en attendant, profité des avantages d'une situation qui, aux yeux de son oncle et de sa tante, faisait qu'elle une fille bien plus qu'une nièce.

Maintenant que ce rôle de fille qui n'avait pas pour elle que des agréments, lui assurant la tranquillité, le bonheur et une affection dévouée, lui imposait des devoirs, était-il honnête qu'elle les répudiât parce qu'elle les trouvait trop durs ? Dissimuler elle ne l'avait pas cru et c'était avec la volonté arrêtée de tenir sa parole qu'elle avait répondu : « de ferai ce que tu voudras. »

A la vérité, la conscience de son devoir et de sa dette envers ceux qui l'avaient élevée comme leur fille n'avait pas seule inspiré sa réponse ; en acceptant, elle se mariait différemment de Victorien plutôt d'une affection, elle se disait que peut-être il l'en voudrait pas.

Se laisserait-il marier pour satisfaire un désir de son père? Maintenant, toute la question reposait sur cette interrogation.

Depuis qu'il avait quitté la maison paternelle pour occuper un appartement de la rue de l'Echelle, elle le voyait moins souvent qu'autrefois, et les occasions de l'étudier se faisaient naturellement plus rares ; mais ce qu'elle en apprenait de ci, de là, au hasard, n'indiquait pas du tout qu'il fût en disposition de se marier. S'amuser, mener une vie brillante et bruyante, faire parler de soi, occuper tout Paris de sa personnalité, de ses chevaux, de ses voitures, de ses toilettes, semblait être son unique souci. Et ce genre de vie coûtait cher dans cette existence tapageuse sur laquelle les journaux boulevardiers publiaient de temps à temps des échos, et dont il avait des trous où elle se perdait. Mais ce qu'elle s'imaginait deviner et ce que disait aussi Victorien, quand dans ses heures de vantardise il parlait de la vie qu'il voudrait, pouvait bien croyait-elle, qu'il ne s'embarrasserait pas d'une femme.

Quel attrait une femme pouvait-elle exercer sur un homme qui se trouvait le plus beau garçon de la terre et passait de longues heures à sa toilette pour laquelle il dépensait plus de temps à tempe que d'argent ? Il avait des trous où elle se perdait. Mais ce qu'elle s'imaginait deviner et ce que disait aussi Victorien, quand dans ses heures de vantardise il parlait de la vie qu'il voudrait, pouvait bien croyait-elle, qu'il ne s'embarrasserait pas d'une femme.

Quel attrait une femme pouvait-elle exercer sur un homme qui se trouvait le plus beau garçon de la terre et passait de longues heures à sa toilette pour laquelle il dépensait plus de temps à tempe que d'argent ? Il avait des vêtements de Pool, des bijoux de Streeter, faisant venir ses chaussures du Circus, sa lingerie d'Oxford street, ses chapeaux et ses gants de Londres, ne pouvait-elle croire qu'il aimât quand il n'aimait que soi, non seulement par un sentiment d'égoïsme poussé à l'extrême, mais encore parce qu'il se croyait supérieur à tout le monde, surtout aux femmes pour lesquelles il affectait le plus profond mépris, daignant n'abaisser ses yeux que sur celles qui lui marquaient une préférence qu'elles le voyaient comme il se voyait lui-même, c'est-à-dire irrésistible et digne de toute leur admiration.

Pour qu'il subît la volonté de son père dont depuis et longtemps il n'avait plus souci et se résignât à se marier, il faudrait qu'après avoir engloutit l'héritage de sa tante il se trouvât à bout de ressources. Et était-il là ? Elle l'ignorait, car si vu et au vu et au du tout le monde ses dépenses s'élevaient chaque année à un chiffre considérable, celui des bénéfices qu'il réalisait dans cent affaires et dont il se vantait par-dessus tout, était bien plus gros encore, à ce qu'il disait.

Mais en admettant que ces bénéfices se fussent qu'une fumée et que les dépenses fussent réelles, on serait en peine de concevoir ce qu'on pouvait accepter une fille dont rien ne lui apporterait pas une grande, une très grande fortune. Or, comme elle n'avait rien du tout de cette fille-là, ce n'était pas folie à elle d'espérer qu'il ne voudrait pas de sa cousine pauvre.

Pour la première fois, sa pauvreté lui serait une honte ; quelque chose en elle la blessait.

Elle marchait la tête basse, cherchant dans ses pensées, sans savoir où elle allait, que l'on importait d'ailleurs, pourvu qu'elle fût seule. Le rappel que vers le château elle se voulait rentrer qu'après d'être donné une contenance. Tout à coup elle entendit un bruit de pas qui le pavait recouvert de l'allée et, levant les yeux, elle vit Darlot devant elle.

Il fut frappé de l'altération de sa physionomie bouleversée :

— Qu'avez-vous, mademoiselle ?

Mais au lieu de répondre, elle l'interrogea, car le trouble qu'il avait remarqué en elle, de son côté était sensible :

— Et vous-même ? Il est arrivé un accident à vos machines ?

— Aucun, là tout va bien.

Comme il se taisait, un sachant trop à quoi sentiment elle obéissait, peut-être pour n'avoir pas interrogée elle-même, elle insista :

— Certainement, vous avez quelque chose ! L'autre dans lequel ils se trouvaient tous était celle qui du château même descendait aux bâtiments d'exploitation de la ferme, toute droite, sans qu'on y vît personne. Ils se trouvaient seuls en face Pun de l'autre, sous le couvert des grands arbres, dont les feuillage tamisait les rayons obliques du soleil matinal.

— Je ne serais pas sincère si je ne disais pas à votre question, dit-il après un instant de réflexion, que quelque chose m'est arrivé qui m'a fait éprouver une grande douleur.

(*A suivre.*) HECTOR MALOT.